

# l'hebdo

DU  
QUOTIDIEN  
DE L'ART

VENDREDI

27.06.25

ENQUÊTE

## Le dessin : un enseignement plus vivant que jamais



CONVERSATION

**Mohamed El Khatib :**  
« L'esthétique est un  
levier puissant de  
transformation sociale »

VU D'AILLEURS

**Au Liban, l'art seul  
face aux mémoires  
de la guerre civile**

P.3 **ESSENTIELS**

P.7 **L'ENQUÊTE**

**Le dessin :  
un enseignement  
plus vivant  
que jamais**

ETAN CONWAY-BURREDDU

P.12 **CONVERSATION**

**Mohamed El Khatib :  
« L'esthétique est  
un levier puissant  
de transformation  
sociale »**

PROPOS RECUEILLIS PAR ZINEB SOULAIMANI

P.14 **VU D'AILLEURS**

**Au Liban, l'art seul  
face aux mémoires  
de la guerre civile**

LA LETTRE DE MURIEL ROZELIER

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement  
sur [lequotidiendelart.com/abonnement](http://lequotidiendelart.com/abonnement)

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie,  
sas au capital social de 2 100 220,80 euros  
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris  
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn  
2275-4407 [www.lequotidiendelart.com](http://www.lequotidiendelart.com) – un site internet hébergé  
par Platform.sh, 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris,  
France – tél. : 01 40 09 30 00.

**Président** Frédéric Jousset  
**Directrice générale** Solenne Blanc  
**Directeur de la rédaction** Fabrice Bousteau  
**Directeur général délégué et directeur de la publication**  
Jean-Baptiste Costa de Beauregard  
**Éditrice adjointe** Constance Bonhomme

**Rédacteur en chef** Rafael Pic ([rpic@lequotidiendelart.com](mailto:rpic@lequotidiendelart.com))  
**Rédactrice en chef adjointe, en charge du Quotidien**  
Alison Moss ([amoss@lequotidiendelart.com](mailto:amoss@lequotidiendelart.com))  
**Rédactrice en chef adjointe, en charge de L'Hebdo**  
Magali Lesauvage ([mlesauvage@lequotidiendelart.com](mailto:mlesauvage@lequotidiendelart.com))  
**Cheffe de rubrique** Marine Vazzoler  
([mvazzoler@lequotidiendelart.com](mailto:mvazzoler@lequotidiendelart.com))  
**Rédactrice** Jade Pillaudin

**Contributeurs de ce numéro** Elsa Espin, Jordane de Fay,  
Etan Conway-Burreddu, Muriel Rozeller, Zineb Soulaïmani  
**Directrice du studio graphique** Hortense Proust  
**Maquette** Anne-Claire Méry  
**Secrétaire de rédaction** Aude Jouanne  
**Iconographe** Léa Vicente

**Publicité digitale et print**  
([advertising@lequotidiendelart.com](mailto:advertising@lequotidiendelart.com))  
**Directrice** Dominique Thomas  
**Pôle Art France** Peggy Ribault, Clara Debrois, Julie Livan  
**Pôle Hors captif** Hedwige Thaler, Elvire Schardner  
**Studio** Lola Jallet ([studio@beauxarts.com](mailto:studio@beauxarts.com))

**Abonnements** [abonnement@lequotidiendelart.com](mailto:abonnement@lequotidiendelart.com)  
tél. : 01 82 83 33 10

**Couverture** Fanny Monier pour *Le Quotidien de l'Art*  
© ADAGP, Paris 2025, pour les œuvres des adhérents.

MUSÉE D'ART  
HYACINTHE  
RIGAUD  
PERPIGNAN



28 JUIN > 31 DÉCEMBRE 2025



**MAILLOL  
PICASSO**  
DÉFIER L'IDÉAL CLASSIQUE



🌐 **TÉLEX 27.06**

→ La vente « Napoléon, une collection historique » a totalisé 8,3 millions d'euros (au-delà de son estimation à 6 millions) chez Sotheby's Paris avec des préemptions de la Manufacture de Sèvres et du musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, et des records, notamment pour les peintures de Jean-Baptiste Mauzaisse et Marie-Guillemine Benoist.

→ L'artiste chinois Ai Weiwei exposera à l'automne prochain à Kyiv, en Ukraine : commande de l'organisation à but non lucratif Ribbon International, sa nouvelle installation, constituée de sphères recouvertes de tissu de camouflage, sera présentée à Platform 13, bâtiment soviétique transformé en centre d'art.

→ La Fondation Félix Vallotton et l'Institut suisse pour l'étude de l'art (SIK-ISEA) annoncent la parution du catalogue raisonné *Félix Vallotton illustrateur*, par une équipe de chercheuses composée de Katia Poletti, Sarah Burkhalter et Nadine Franci Binder (à retrouver également [en ligne](#)).

→ La galerie Mariane Ibrahim (Chicago, Paris, Mexico) représente désormais aux États-Unis l'artiste égyptien Youssef Nabil (né en 1972), également représenté par les galeries Nathalie Obadia (Paris, Bruxelles) et The Third Line (Dubai).

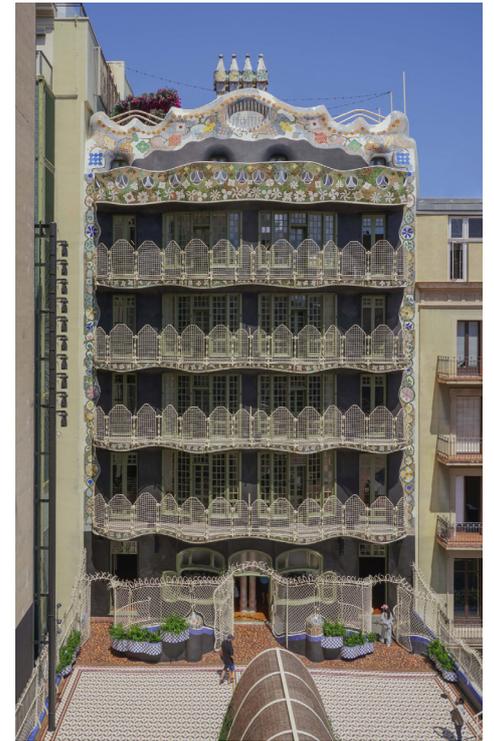
→ La National Gallery of Canada à Ottawa a reçu un don de 61 œuvres, estimées à 22,8 millions de dollars canadiens (environ 14,2 millions d'euros), de la part de l'homme d'affaires Bob Rennie et sa famille, notamment 40 pièces de Rodney Graham, 10 de Mona Hatoum, trois d'Ai Weiwei et une grande installation de Yinka Shonibare.

→ La 10<sup>e</sup> édition d'ART X Lagos, intitulée « *Imagining Otherwise, No Matter the Tide* », aura lieu du 6 au 9 novembre prochains, et réunira autour de la foire des commandes artistiques, ainsi qu'une vaste programmation de musique, films, design et littérature.



Restauration de la Casa Batlló.  
© Casa Batlló.

Façade de la Casa Batlló  
après restauration.  
© Claudia Mauriño.



## À Barcelone, la Casa Batlló de Gaudí a retrouvé son éclat

Vingt ans après son inscription au patrimoine de l'UNESCO, l'un des bijoux architecturaux d'Antoni Gaudí a retrouvé sa splendeur. La Casa Batlló a été construite en 1877 par Emili Sala Cortés, l'un des professeurs d'architecture de Gaudí, avant d'être remodelée et rénovée par celui-ci en 1906 à la demande de Josep Batlló i Casanovas, qui avait acquis le bâtiment en 1903. En 1993, la demeure était rachetée par Nina Bernat, fille de l'homme d'affaires Enric Bernat (l'inventeur des sucettes Chupa Chups), qui s'est donné la mission de faire de ce secret caché de Gaudí un haut lieu d'héritage et de découverte du maître catalan. La maison, ouverte au public en 1995, a fait depuis l'objet de multiples rénovations d'ampleur. Depuis 2019, 25 millions d'euros ont été investis, portés par les revenus propres de l'institution, dont le chiffre d'affaires en 2024 s'élevait à 65 millions d'euros, avec un bénéfice net de 34 millions. La politique active de diversification

des offres de médiation menée par la Casa Batlló – qui compte notamment une équipe de personnes neurodivergentes encadrant des visites et des ateliers pour les publics neurodivergents (autisme, dyspraxie, TDAH...) – a permis d'attirer un visitorat toujours plus nombreux avec un record de 2 millions de billets vendus en 2024 (+21 % par rapport à 2023). Le dernier grand projet de l'institution a été la restauration à leur état d'origine de l'arrière-façade et de la cour. Après une étude méticuleuse menée par des historiens et des architectes, incluant stratigraphies, photogrammétriques, scans 3D, tests en laboratoires et recherches d'archives, un chantier d'un an (pour un coût de 3,5 millions d'euros) a réuni des maîtres artisans locaux en ferronnerie, verre, bois et céramique. Les teintes originelles du bois, du fer et du stuc de la façade ont été retrouvées, tandis que les éléments perdus de la cour, tels que la pergola et les jardinières, ont été reconstruits. Par ailleurs, certains tours de force architecturaux de Gaudí, comme le système innovant de soutien des balcons voûtés, sont désormais visibles.

**JORDANE DE FAY**

Des œuvres du Bénin restituées par les Pays-Bas au Nigeria.  
Sunday Alamba/AP/SIPA.

## Les Pays-Bas procèdent à la plus vaste restitution d'œuvres du Bénin au Nigeria

Faisant suite à une décision historique, l'État néerlandais a officiellement restitué 119 œuvres au Nigeria, parmi les milliers volées en 1897 à l'ancien royaume du Bénin (actuel Nigeria) par l'armée impériale britannique, et aujourd'hui dispersées dans le monde entier. La plupart étaient exposées jusqu'alors au Wereldmuseum (musée d'ethnologie) de Leyde. Cité par Al Jazeera, Olugbile Holloway, directeur général de la Commission nationale des musées et des monuments du Nigeria, a déclaré lors d'une cérémonie au musée national de Lagos le 21 juin que ces objets étaient « *l'incarnation de l'esprit et de l'identité du peuple auquel ils ont été arrachés* », avant d'ajouter : « *Tout ce que nous demandons au monde, c'est de nous traiter avec équité, dignité et respect.* » À ce jour, il s'agit par



son nombre de la plus importante restitution d'œuvres du Bénin. Quatre objets resteront exposés au musée de Lagos, tandis que les autres devraient être rendus à Ewuare II, *oba* (roi) du Bénin. En 2021, la France restituait au Nigeria 26 œuvres (conservées au musée du quai Branly) et le Metropolitan Museum de New York trois œuvres. Ils ont été suivis en 2022 par trois musées états-unis – le Smithsonian's National Museum of African Art, la National Gallery of Art de Washington et la Rhode Island

School of Design (31 objets) –, l'Ethnologisches Museum de Berlin (22 objets) et le Horniman Museum de Londres (72 objets, dont 6 ont été transférés au Nigeria et 66 restent exposés au musée londonien dans le cadre d'un accord de prêt du Nigeria). Selon Olugbile Holloway, l'Allemagne aurait accepté de restituer un millier d'objets sur plusieurs années, tandis que le British Museum refuse toujours d'entamer le processus.

**MAGALI LESAUWAGE**

## Jean-Christophe Royoux nommé à la direction du FRAC Réunion

Jean-Christophe Royoux a été nommé directeur du FRAC Réunion, suite à la proposition unanime d'un jury réuni le 29 avril dernier, et l'agrément de la ministre de la Culture Rachida Dati, en accord avec la Région Réunion et le conseil d'administration du FRAC. Il succède à Béatrice Binoche, en poste depuis 2015. Commissaire d'exposition et critique d'art, Jean-Christophe Royoux est depuis 2008 conseiller pour les arts plastiques à la Direction régionale des affaires culturelles du Centre-Val de Loire, après avoir été inspecteur et conseiller de la création, des enseignements artistiques et de l'action culturelle rue de Valois.



Jean-Christophe Royoux.  
D.R.  
Le FRAC Réunion.  
© DR FRAC Réunion.

Diplômé en anthropologie sociale et culturelle à l'université Paris V et en histoire et théorie de l'art à l'École des hautes études en sciences sociales, il a par ailleurs été directeur des publics de la Fondation Cartier pour l'art contemporain à Jouy-en-Josas, conseiller des directeurs de la Fondation Hartung-Bergman à Antibes et du département culturel de la Fondation de France. Selon un communiqué du ministère, « *le projet intitulé "Au bord des mondes" de Jean-Christophe Royoux offre de*



*belles perspectives pour le FRAC Réunion en matière de développement à l'international et une forte dimension partenariale permettant la valorisation des artistes ultramarins* ». En 2003, il a réalisé avec l'artiste Caecilia Tripp le film documentaire *Une agora réunionnaise*, réunissant des paroles de personnalités culturelles et politiques de l'île.

**M.L.**

## Le Shed propose des visites guidées en « communication gestuelle naturelle »

Jusqu'au 13 juillet, le centre d'art contemporain normand Le Shed, à quelques kilomètres de Rouen, montre le travail de Joseph Grigely. Devenu sourd à l'âge de 10 ans après un accident, l'artiste américain de 68 ans travaille depuis 1990 sur le langage et ses motifs en tant qu'outils de communication et systèmes. L'exposition « Parlez-vous la langue des signes ? Conversations avec Joseph Grigely » offre aux visiteurs un bon aperçu de ces réflexions. Ainsi, la série des « Portraits », réalisés à la suite de rencontres, présente des photographies en plans serrés sur des mains munies de stylos et feuilles de papier, écrivant à la va-vite sur un coin de table ou un genou. Les « Songs Without Words » sont des photographies de concert resserrées sur le visage des interprètes, qui transmettent par leur expressivité les voix inaudibles à l'image.

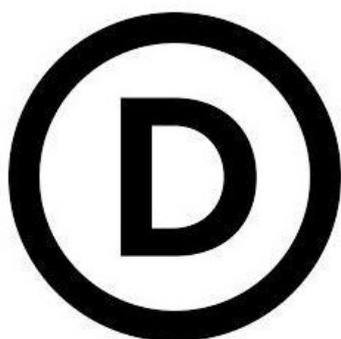
Une expressivité essentielle dans la « communication gestuelle naturelle » que le visiteur peut expérimenter lors de la visite guidée. Cette communication, dont le poète et metteur en scène sourd Levent Beskardès (qui propose ses propres visites de l'exposition) est l'un des précurseurs, utilise le langage corporel, sans lexique préétabli, pour ouvrir de nouvelles possibilités de communication entre personnes sourdes et entendants. Si les œuvres de Joseph Grigely pointent les nombreux biais culturels qui conditionnent la communication et interrogent ce que signifient entendre, parler ou comprendre dans une société construite par et pour les entendants, il tenait à cœur aux équipes du Shed que la médiation de l'exposition ne reproduise pas certaines exclusions. Ainsi, plutôt que de traduire l'exposition, le centre d'art l'a co-construite pendant huit mois avec un groupe d'adultes sourds et malentendants, pour l'accrochage, la rédaction des cartels et la mise en place de cette médiation sans parole.

MARINE VAZZOLER



Visite de l'exposition « Parlez-vous la langue des signes ? Conversations avec Joseph Grigely » en communication gestuelle naturelle par la médiatrice Sonja Beaudouin, Le Shed, Maromme.

Marine Vazzoler



## Ⓛ comme design : un nouveau symbole pour protéger la création

Le 1<sup>er</sup> mai 2025, un nouveau symbole a fait son apparition dans le paysage de la propriété intellectuelle : le Ⓛ. À l'instar du célèbre ® pour les marques déposées ou du © utilisé pour le droit d'auteur, ce « D dans un cercle » permet désormais d'indiquer qu'un dessin ou modèle est une création protégée. Jusqu'à présent, les créateurs utilisaient des mentions floues ou disparates, telles que « RCD », « Mod. reg. », voire le © du copyright. Le symbole Ⓛ vient combler cette lacune de signalétique, dans le cadre d'une réforme majeure du droit européen sur les dessins et modèles, la première en plus de 20 ans. Le nouvel article 26a du règlement européen prévoit ainsi que « le titulaire d'un dessin ou modèle enregistré de l'Union

peut informer le public que (celui-ci) a été enregistré en affichant sur le produit dans lequel (il) est incorporé ou auquel il a été appliqué une lettre D (design) placée dans un cercle. Cette mention peut être accompagnée du numéro d'enregistrement ou d'un lien vers l'inscription du dessin ou modèle dans le registre ». La représentation graphique n'est pas encore normalisée, mais l'objectif est clair : mieux faire connaître l'existence et la portée juridique de la protection des dessins et modèles dans l'Union européenne. C'est aussi un signal fort de reconnaissance du rôle du design comme facteur d'innovation et de différenciation, et une avancée à la fois symbolique et significative, affirmant que le design mérite une protection clairement identifiable. Pour en bénéficier, il suffira de déposer ses dessins et modèles auprès de l'INPI (Institut national de la propriété intellectuelle).

ELSA ESPIN

# BeauxArts<sup>Magazine</sup> | Un numéro à ne pas manquer !



En vente chez votre marchand de journaux  
et sur [www.BeauxArts.com](http://www.BeauxArts.com)

# Le dessin : un enseignement plus vivant que jamais



Le workshop « Ruin » à la Cité de l'architecture par l'ENSAD.  
© Theo Etrillard.

**Comment enseigne-t-on aujourd'hui le dessin dans les écoles d'art en France ? La pratique, à la fois ancrée dans le réel et à la poursuite de la pensée, est-elle devenue obsolète, figée ? Enquête.**

PAR ETAN CONWAY-BURREDDU

Une ligne de béton armé s'étend le long de la forêt d'Orléans : silencieuse depuis sa mise hors service, la voie d'essai de l'Aérotrain raconte des rêves de vitesse abandonnés que le dessin anime. Le 16 septembre dernier, près de 80 étudiants en première année à l'École des arts décoratifs (ENSAD) ont été invités à explorer les lieux désaffectés dans le cadre du voyage d'étude et de création proposé par le NID (pour « Nouveaux Imaginaires du dessin ») dès leur premier mois de cours. Après « Dessiner c'est penser », « La voix des ruines » est la thématique de la deuxième année de la chaire lancée en septembre 2023 : le dessin est cette fois-ci envisagé comme outil pour révéler les traces de l'existant et reconstruire des imaginaires, des vestiges des temples sumériens aux ruines contemporaines du capitalisme. Le défi : développer un dispositif pédagogique sur mesure pour apprendre autrement le dessin et encourager de nouvelles vocations autour du médium, grâce à des bourses, voyages d'études, *workshops*, conférences, en relation avec un partenaire (ici Hermès). Les étudiants en première année de l'ENSAD bénéficient ainsi d'un riche





Workshops de rentrée du NID à l'ENSAD.

© Beryl Libault.



*« L'exercice du dessin en immersion déstabilise les étudiants, car ils sont hors des choses admises. En dessinant son environnement, c'est là qu'on le découvre en profondeur. Non pas selon ce qu'on vous en a dit, mais selon ce que vous en percevez. »*

**CAROLINE CHALLAN BELVAL,  
ARTISTE ET PROFESSEUR DE DESSIN  
À LA VILLA ARSON À NICE.**

DR.

Le cours expérimental de Caroline Challan Belval « art+architecture » à la Villa Arson à Nice.

© Caroline Challan Belval.

programme éducatif avec l'intervention experte d'un nouvel enseignant de dessin à l'année, et d'une vingtaine d'artistes et penseurs contemporains invités. Discipline académique indispensable à la formation des jeunes artistes, le dessin prend ici tout son sens, à la fois dans l'espace public, le temps présent, et un environnement autre que l'atelier. Cette dimension organique et spatiale du dessin s'illustre dans la thématique choisie pour la prochaine année du NID par sa coordinatrice artistique et scientifique Alexandra Fau : « Le territoire du crayon », autour du fantasme du dessin comme personnage vivant traversé par un environnement et des humeurs.

### Du corps à l'ouvrage

Dans son cours expérimental intitulé « art+architecture », qu'elle enseigne depuis deux ans à la Villa Arson à Nice, l'artiste et professeure de dessin Caroline Challan Belval dissèque l'architecture du corps humain et du corps urbain. Les étudiants sont amenés à suivre cet enseignement en deux temps, d'abord avec un cours de morphologie - l'étude du corps en mouvement, qu'on oppose à l'anatomie -, dans lequel ils dessinent d'après modèle vivant pour tenter de comprendre l'architecture cachée du corps humain et ses points de repère, comme ceux d'une ville. Invités dans le laboratoire de la faculté de médecine de Nice, les étudiants s'immergent pour examiner les structures osseuses et assister à des dissections de parties du corps. Dans un deuxième temps, Caroline Challan Belval emmène son groupe en promenade dans toute la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (PACA), de Monaco à Arles. Dans le but de dessiner l'architecture édiliciaire, les étudiants partent à la rencontre d'équipes muséales dans leurs espaces de travail, au sein d'architectures qu'ils peuvent ainsi percevoir autrement. « L'exercice du dessin en immersion déstabilise les étudiants, car ils sont hors des choses admises. En dessinant son environnement, c'est là qu'on le découvre en profondeur. Non pas selon ce qu'on vous en a dit, mais selon ce que vous en percevez », signale Caroline Challan Belval.

Anthony Vérot, professeur de dessin et de peinture à l'École supérieure d'art et design de Saint-Étienne (Esadse) depuis 13 ans, fait dessiner ses étudiants dans la salle des pendus du musée de la Mine de Saint-Étienne, qui résonne avec





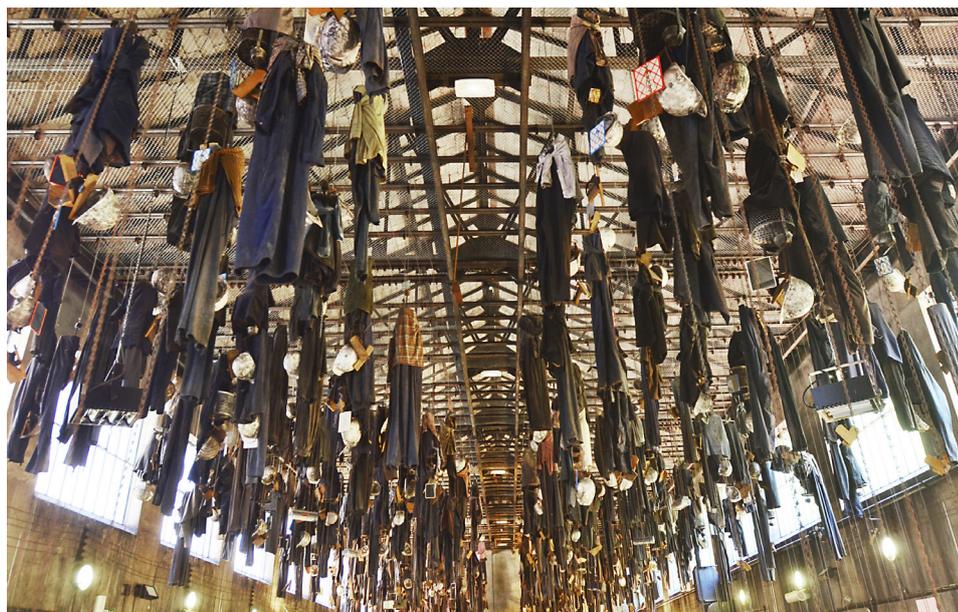
« Apprendre à dessiner, c'est apprendre à se méfier des idées préconçues qu'on a des choses. »

**ANTHONY VÉROT, PROFESSEUR DE DESSIN ET DE PEINTURE À L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART ET DESIGN DE SAINT-ÉTIENNE.**

DR.

La salle des pendus du musée de la Mine de Saint-Étienne.

ANTOINE LORIGNIER / ONLY FRANCE / ONLY FRANCE VIA AFP.



De son côté, pour affiner le regard des étudiants, Caroline Challan Belval leur fait expérimenter dans leur propre corps ce qu'ils ont pu observer chez les modèles en mouvement. Elle associe ainsi la pratique du dessin à la danse en invitant des danseurs, avec le festival de danse de Cannes, ou encore en organisant un *workshop* avec le chorégraphe Antoine Arbeit, qui dirige Le Dancing, centre de développement chorégraphique national de Dijon. Selon l'enseignante, le fait de vivre une tension dans son propre corps permet une approche différente. À l'École supérieure d'art d'Aix-en-Provence Félix Ciccolini (ESAAIX), Catherine Melin enseigne le « dessin-espace » et n'hésite pas non plus à faire appel à des croisements avec la performance, notamment à travers un partenariat avec SOMA – centre d'art hybride à Marseille créé en 2020 –, mais aussi la danse avec (La)Horde, collectif à la tête du Ballet national de Marseille depuis 2019. Toutes ces approches détachent le dessin de son support : il vient investir d'autres espaces parfois non dédiés à l'art, et change d'échelle.

### La prose du mouvement

Avec des moyens et des acteurs différents, les écoles d'art nationales et territoriales cherchent à révéler toute la plasticité du geste et sa capacité à créer des passerelles, à déchiffrer le monde de manière intuitive. Caroline Challan Belval s'intéresse à la manière dont le dessin « établit une relation immédiate, une réelle présence entre l'idée, le mot et la forme » et parle ainsi d'« écriture sensible » pour souligner la capacité du médium à traduire la complexité du quotidien. Elle forme ses étudiants à avoir un regard « kinésiste », en ce sens qu'il parvient à déceler l'invisible, à appréhender toute la densité des choses.

À l'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée (ESADMM), Pierre-Louis Albert enseigne le dessin d'après modèle vivant depuis 33 ans. Il apprend aux élèves amateurs des ateliers publics à « toucher du regard ».





Performance et manifestation festive avec des travaux de dessins sur drapeaux réalisés par Léna Bedague à l'extérieur de l'ESAAIX.

© Catherine Melin.

Ci-dessous : Catherine Melin, artiste-enseignante.

© Catherine Melin.



*Catherine Melin, qui ne dispose pas d'atelier physique, enseigne souvent le dessin en mobilité et en collaboration avec les autres institutions membres de L'École(s) du Sud.*

Appelé plusieurs fois à être dessinateur d'audience dans les tribunaux, il s'inspire de cette expérience pour façonner son cours de dessin d'observation destiné aux étudiants de première année. Dessiner dans l'urgence et en public permet selon lui de rendre des croquis rapides et justes, ce que Pierre-Louis Albert propose avec les « poses mobiles », où les étudiants représentent des personnes en mouvement. En 2020, l'ESADMM a fusionné avec le conservatoire Pierre-Barbizet de Marseille, dont le bâtiment (le Palais des Arts) a abrité de 1874 à 1968 l'École des beaux-arts de la ville – comme un retour aux sources. Le premier projet post-Covid mené à l'école par Pierre-Louis Albert s'est intitulé « Dessiner les vivants » : les étudiants devaient dessiner les musiciens du conservatoire, ainsi que le personnel des deux écoles, révélant un héritage commun et une passion partagée pour la création.

### Tisser des liens

L'ESADMM s'inscrit dans le réseau L'École(s) du Sud, qui réunit les sept écoles publiques d'art de la région PACA et de Monaco, aux côtés de l'ESAAIX. Menacée depuis plusieurs années par des baisses de subventions publiques et des conditions matérielles difficiles, l'ESAAIX peut compter sur la détermination et la créativité de ses enseignants. Ainsi, Catherine Melin, qui ne dispose pas d'atelier physique, enseigne souvent le dessin en mobilité et en collaboration avec les autres institutions membres de L'École(s) du Sud. C'est le propre du dessin de provoquer des rencontres entre institutions, si bien que les savoir-faire voyagent d'une école à une autre. Alexandra Fau a organisé au printemps dernier un *workshop* hors les murs intitulé « Poétique des espaces » dans le cadre d'un programme d'échanges Erasmus avec des étudiants de l'Académie des beaux-arts de Naples. L'occasion de réinterpréter la tradition du Grand Tour, notamment aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, quand de jeunes artistes français séjournaient en Italie pour parfaire leur éducation et redécouvrir les joyaux de l'Antiquité et de la Renaissance. Les étudiants de Naples ont d'abord été accueillis en mars à l'ENSAD pour un *workshop* de cinq jours autour des peintures murales françaises des XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles de la Cité du patrimoine et de l'architecture, partenaire de l'école. Puis, en mai, les étudiants des deux écoles se sont retrouvés à Naples pour la restitution du *workshop*. Tisser des liens avec des écoles internationales favorise une ouverture, une perméabilité, et résonne également avec la tradition de l'enseignement





L'École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée (ESADMM).

© ESADMM.

*Si le niveau en dessin a baissé d'un point de vue technique, on assiste néanmoins à un regain d'intérêt pour le médium, motivé par des approches éducatives transversales, expérimentales et professionnalisantes.*

### Valeurs et pédagogies nouvelles

Toutefois, nombreuses sont les écoles – territoriales notamment – qui ne disposent pas d'une chaire de dessin, mais parviennent tout de même à proposer de nouvelles pédagogies et y intégrer un engagement politique en lien avec les préoccupations des étudiants. À l'ESAAIX, depuis 2022, ce ne sont plus des cours qui sont enseignés, mais des « projets » fondés sur la transversalité des pratiques artistiques. Le premier cycle se construit autour d'axes thématiques avec des enseignants qui tournent. En second cycle se développent des studios de recherche, notamment « Pratiques d'espace et co-création » dans lequel s'inscrit l'artiste-enseignante Catherine Melin, basé sur une pédagogie de terrain. L'an dernier, les étudiants étaient invités à se projeter quelque part, dans le cadre d'un projet intitulé « Voyage pour n'importe où », entre rêve et résidence : tirant au sort la destination, ils sont chacun partis en voyage individuel, tout en échangeant de manière continue avec le reste du groupe. En prise directe avec la réalité, les écoles d'art publiques manifestent un engagement politique. À la Villa Arson, Caroline Challan Belval défend une pratique engagée et aborde avec les étudiants des sujets sociétaux, tels que la migration, en lien avec l'histoire de Nice comme ville de passage. À l'ENSAD, le NID accueille une diversité de profils et propose deux semaines de *workshop* encadré par quatre artistes aux élèves de La Renverse, programme imaginé avec les Ateliers Médicis, dédié à des jeunes talents de 18 à 25 ans issus principalement de Seine-Saint-Denis et éloignés des cursus académiques classiques. Elle développe aussi les vocations professionnelles des étudiants, en multipliant les partenariats avec des musées, galeries et FRAC. Cet ancrage professionnalisant est renforcé par des bourses annuelles de 4 000 euros accordés à trois jeunes artistes en deuxième année avec un mentorat de l'artiste Lucile Piketty, ancienne diplômée de l'école, Natalie Thiriez, directrice artistique de l'hebdomadaire *Le 1* et la galerie Anne Barrault. Quel est aujourd'hui le niveau en dessin des étudiants en écoles d'art nationales et territoriales ? Les enseignants interrogés s'accordent à dire que les critères de sélection ont changé : sélectionner sur des facultés purement techniques est considéré comme discriminant, et ce sont désormais des personnalités qui sont mises en avant. Si le niveau en dessin a donc baissé d'un point de vue technique, on assiste néanmoins à un regain d'intérêt pour le médium, motivé par des approches éducatives transversales, expérimentales et professionnalisantes. Face aux avancées technologiques, l'art du trait ne faiblit pas, il est un outil qui accélère la pensée.

artistique fondé sur des échanges culturels. Alexandra Fau évoque un « dialogue généreux recherché à travers le dessin », soutenu par la maison Hermès, qui noue des partenariats avec de nombreuses écoles à l'international, et dont le Studio Dessins a rendu possible la présence de la chaire aux côtés de La Cambre, école d'art de Bruxelles, et de l'Académie des beaux-arts de Varsovie. La coordinatrice du NID revient sur le mécénat important de cette « entité spécifique qui fait une veille très importante sur la création et perçoit comment un dessin peut s'adapter à différents objets » – dans un but commercial.

# « L'esthétique est un levier puissant de transformation sociale »

PROPOS RECUEILLIS PAR ZINEB SOULAIMANI



**Mohamed El Khatib**

© Yohanne Lamoulère / Tendance Floue.

**Et si l'on transformait un palais en autel, et l'exposition en conversation silencieuse avec les absents ? Avec « Le grand palais de ma mère » (jusqu'au 29 juin au Grand Palais à Paris), Mohamed El Khatib détourne l'institution depuis l'intérieur et réinvente les usages de l'espace muséal. Plus qu'une rétrospective, c'est une mise en crise du musée : ici, pas de chefs-d'œuvre, mais des objets ordinaires chargés d'affects, de lutte, de mémoire. L'artiste, fidèle à sa méthode qui conjugue théâtre documentaire, écriture plurielle et attention au réel, compose un paysage sensible où les « bibelots de deuil », les voix précaires et les gestes infimes remplacent les artefacts autorisés. Ce projet choral interroge la légitimité curatoriale, redonne un pouvoir d'agir aux « narrateurs du quotidien », et opère une translation puissante : faire d'un lieu de prestige un espace d'hospitalité politique. À travers cet hommage tendre et radical à sa mère, El Khatib invite à repenser les fondements mêmes de ce que nous appelons patrimoine. Une exposition qui n'en est pas une, un théâtre sans rideau, un musée en creux – où l'on vient, non pour contempler, mais pour écouter. Rencontre.**

**En transformant la nef du Grand Palais en espace de deuil performatif, vous proposez une architecture inversée du musée : autel profane, mausolée populaire... Est-ce une autre manière de penser ce qu'un musée peut accueillir et transmettre ?**

La question du patrimoine me passionne, car elle fait de nous les héritiers d'une histoire. Mais de quelle histoire s'agit-il, et qui est en mesure de la raconter, de l'incarner ? À ce titre, l'art contemporain qui se contenterait d'exprimer des sensibilités en dehors de tout contexte social et politique me paraît vain et anachronique. Il faut en finir avec l'idée du musée comme simple espace de conservation, et réactiver un principe d'incarnation populaire, qui devient un contre-patrimoine affectif et instable, où se rejouent des luttes politiques.

**Votre travail, dont cette rétrospective est la synthèse, multiplie les formes (exposition, théâtre, film, installation, conversation), tout en insistant sur le vivant, l'altérité radicale. Qu'est-ce qui guide vos choix formels quand vous concevez une exposition ou une œuvre scénique ?**

J'essaie d'élaborer une muséographie qui échappe à la fois à la spéculation marchande et aux assignations identitaires. Cela passe par une certaine culture de la joie et de la tendresse – peu en vogue par les temps qui courent –, en renouant avec une tradition issue des musées d'arts et traditions populaires. L'esthétique me

Le spectacle de Mohamed El Khatib « Boule de neige » dans le cadre de l'exposition « Le grand palais de ma mère » au Grand Palais.

© Hervé Véronèse.





L'exposition de Mohamed El Khatib « Le grand palais de ma mère » au Grand Palais.

© Hervé Véronèse.

*Ce ne sont pas uniquement les objets qui sont exposés, mais les récits de celles et ceux qui les possèdent, les traversent, les investissent de mémoire.*



semble être un levier puissant de transformation sociale. Or, une part importante de la production artistique contemporaine, trustée par des fondations privées animées par des héritiers en quête de reconnaissance, tend à dévitaliser l'art de sa fonction émancipatrice.

**Est-il juste de dire que vous fabriquez des mausolées où les objets ne disent pas ce qu'ils sont, mais ce à quoi ils ont permis de survivre ?**

Avec « notre musée - une collection sentimentale » (organisé en 2022 à la collection Lambert en Avignon et présenté à nouveau au Grand Palais, *ndlr*), ce ne sont pas uniquement les objets qui sont exposés, mais les récits de celles et ceux qui les possèdent, les traversent, les investissent de mémoire. Les commissaires d'exposition deviennent ici des narrateurs précaires, porteurs de subjectivités souvent reléguées aux marges de l'histoire de l'art. L'une des grandes singularités du projet réside justement dans sa capacité à renverser les dispositifs d'autorité muséale. Cette redistribution du pouvoir de monstration constitue un renversement des régimes de légitimité à l'œuvre dans l'art contemporain, et de fait, ouvre la voie à une muséologie insurgée, hospitalière aux récits et formes portés par les minorités. Dans cette rétrospective, il y a aussi une volonté manifeste de faire basculer le Grand Palais - haut lieu de légitimation symbolique - du côté d'un récit mineur, d'un lexique domestique, presque fragile. C'est un exercice de réconciliation entre institutions et mondes populaires, une forme

de dissidence pacifiée qui déplace les représentations de chacun.

**Vous qui avez investi des terrains aussi divers que des stades, EHPAD, musées ou théâtres, voyez-vous dans cette exposition une tentative de synthèse, un aboutissement, ou un moment de bascule ?**

Il n'aura échappé à personne que, dans de nombreux pays, l'extrême droite - et le fascisme rampant qui la précède - est aux portes du pouvoir. L'urgence est de re-politiser l'art, d'en faire un geste de transformation radicale, en affirmant son utilité sociale et démocratique. Dans ce sens, « Le grand palais de ma mère » ne vient pas simplement rejouer une intimité du type « regardez, c'est ma maman », mais cherche plutôt à interroger : pourquoi certaines de nos mères n'ont-elles jamais mis les pieds dans un musée ? Quant à la création d'un centre d'art en EHPAD (à la Maison paisible à Avignon, ouverture le 12 juillet, *ndlr*), elle a été pour moi une manière concrète de répondre à Christian Boltanski, qui disait que passé 70 ans, chaque personne est un musée vivant. À ce titre, il faudrait autant de micro-musées que de vies, pour recréer du lien entre les générations et redonner du sens à nos engagements. Dont acte.



# Au Liban, l'art seul face aux mémoires de la guerre civile



## La lettre de Muriel Rozelier, à Beyrouth (Liban)

À Beyrouth, plusieurs expositions commémorent cette année les 50 ans du début de la guerre civile libanaise (1975-1990), dont le bilan est estimé à 200 000 morts et des milliers d'exilés. Dans un pays où l'État ignore son devoir de mémoire, les artistes ont fini par le prendre en partie en charge, en s'éloignant parfois de la vérité historique. Au centre culturel Beit Beirut, le galeriste Saleh Barakat a organisé un cycle de conférences pour explorer les liens entre la guerre civile et l'art. « *Chacun d'entre nous a été marqué par la guerre, mais les artistes l'expriment ouvertement* », explique-t-il. Dans les salles de ce musée de la mémoire, situé sur l'ancienne « ligne verte » séparant les quartiers chrétiens et musulmans, l'exposition « Hkeeli » (Raconte-moi), organisée par la Lebanese Association for History et le Forum for Memory and Future, propose de « ressentir » cette guerre. Le rez-de-chaussée est consacré à un personnage fictif, appelé FIDA, ainsi qu'à ses souvenirs du conflit.

Il se souvient par exemple que l'odeur de javel était partout dans les rues une fois les combats terminés, car c'est comme cela que les femmes nettoyaient le sang. Plus haut, l'exposition montre des collaborations, notamment avec le Comité des parents des personnes enlevées et portées disparues au Liban, fondé par Wadad Halawani, ou l'association d'urbanistes Public Works Studio.

Ressentir plutôt que raconter : au Liban, c'est souvent la seule voie possible. L'État, toujours dominé par d'anciens chefs de guerre, a érigé l'amnésie en règle. Les manuels scolaires, par exemple, s'arrêtent encore à 1946, date du départ des troupes françaises. Au-delà, il n'y a pas une seule histoire, mais une pluralité de récits historiques concurrentiels. « *Ce déni institutionnel a toutefois poussé les artistes à interroger leur passé aussi bien que l'histoire officielle* », souligne Hanibal Srouji, qui présentait ses œuvres en mai dans l'exposition « La fin du romantisme »



« *Chacun d'entre nous a été marqué par la guerre, mais les artistes l'expriment ouvertement.* »

**SALEH BARAKAT, GALERISTE.**

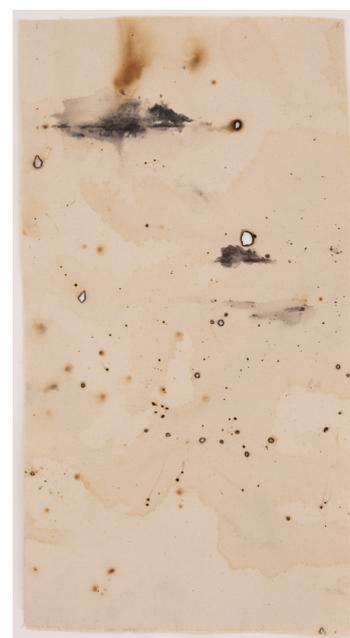
DR.





Ci-dessous : Hanibal Srouji devant deux de ses toiles.  
 À droite : **Hanibal Srouji**  
*What remains 2*, 2024, feu et acrylique sur toile, 66 x 35 cm.

L'exposition réalisée par le Comité des parents des personnes enlevées et portées disparues au Liban, fondé par Wada Halawani à Beit Beirut.  
 © Hkeeli.



« *Le déni institutionnel a poussé les artistes à interroger leur passé aussi bien que l'histoire officielle.* »

**HANIBAL SROUJI, ARTISTE.**

© Ahmad Minkara.

à la galerie Janine Rubeiz. Né en 1957, installé en partie en France, l'artiste brûle ou déchire ses toiles pour traduire ses blessures. « *Nous avons quitté Beyrouth sous les bombes : la fuite de ma famille en bateau vers Chypre m'a profondément marqué* », raconte-t-il. Cette traversée, symbole d'une perte fondatrice, revient dans presque toutes ses œuvres.

**Matériau premier**

Comme lui, de nombreux artistes, adolescents ou jeunes adultes durant la guerre civile, en sont devenus les « *témoins imprégnés* », selon l'artiste et écrivain Walid Sadek. Rabih Mroué, Lina Saneh, Walid Raad, Akram Zaatari, Ali Cherri, Bernard Khoury,

Lamia Joreige, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige... Chez elles et eux, la mémoire est souvent « *le matériau premier de leur langage esthétique* », écrit le chercheur Arnaud Chabrol dans l'ouvrage collectif *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)* publié en 2010.

La plupart travaillent à partir des traces – visibles ou invisibles – du conflit : l'archive devient leur outil de prédilection pour déconstruire le passé et interroger les idéologies qui ont mené à la guerre. « *C'est mon rapport à l'histoire qui m'intéresse. Pas forcément la guerre. Mais au Liban, s'intéresser à l'histoire revient souvent à s'intéresser à la guerre* », commente Alfred Tarazi, dont le travail de

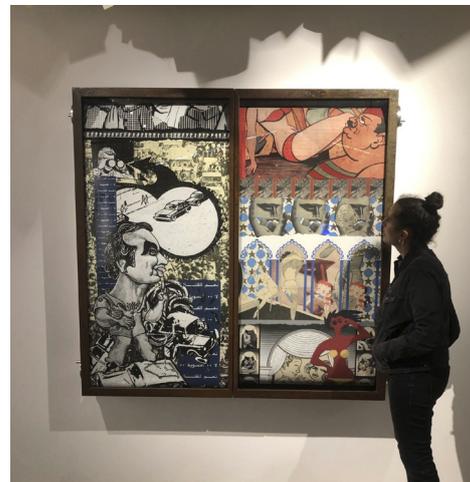


L'exposition « Remembering the Light » de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige au musée Sursock à Beyrouth.

Photo : Christopher Baaklini, Courtesy of Sursock Museum.

Une installation d'Alfred Tarazi dans l'exposition « 50 Years of Déjà Vu 1975-2025 » à UMAM à Beyrouth.

DR.



réappropriation des codes de la guerre est à voir à UMAM, centre de recherche et de documentation qui présente l'exposition « 50 ans de déjà vu ». Pour dire la guerre, beaucoup privilégient des pratiques contemporaines, comme l'installation vidéo. Au musée Sursock, l'exposition « Remembering the Light » de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige (jusqu'au 4 septembre) illustre cette démarche documentaire. Dans *Khiam*, les deux artistes donnent la parole à six anciens prisonniers libanais du Sud-Liban, détenus par les Israéliens jusqu'en 2000. Filmés face caméra, ils relatent souvenirs, conditions de détention et humiliations, en l'absence de tout document officiel. Financé par les pays occidentaux, le travail de ces artistes attire l'attention internationale, mais aussi les critiques : localement, certains dénoncent un « art d'exportation » dans lequel le public libanais se reconnaît mal.

Walid Raad/The Atlas Group

*I might die before I get a rifle\_Device VII*, 2004/2018, impression jet d'encre pigmentée.

Courtesy the artist & Steir-Semler Gallery Hamburg / Beirut © Walid Raad.



**Fantasmés**

Tous ne visent pas la vérité historique. Certains choisissent même de s'en servir pour créer une fiction ou une fausse histoire. C'est le cas de Walid Raad, émigré aux États-Unis et fondateur en 1989 de l'Atlas Group. Cette fondation, censée documenter l'histoire contemporaine du Liban, est en réalité fictive, tout comme les documents produits : photographies, vidéos, agendas reconstitués, reliques de voitures piégées...

« Dans certains événements d'extrême violence physique ou psychologique, une brèche émerge entre ce qui a été vécu et expérimenté ; et cette brèche est parfois "remplie" par des symptômes hystériques (rêves anxio-gènes récurrents, souvenirs, phobies, etc.), explique Walid Raad dans un entretien à la fondation mexicaine Jumex. Ces symptômes hystériques "documentent" les situations qui sont à leur origine. Mais ils le font d'une manière particulière en cela qu'ils sont dans de nombreux cas basés sur des fantasmés (personnels ou collectifs), et non pas un indice historique de ce qui a été vécu. » Cinquante ans après le début du conflit, la démarche de Walid Raad est une façon aussi de s'interroger sur ce qu'il reste de cette guerre. « Jusqu'à aujourd'hui, les cycles de violences n'ont pas cessé. Alors on se demande forcément : de quelle guerre parlons-nous encore ? », s'interroge Alfred Tarazi.